Document generated on 06/04/2025 6:34 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

7e Festival du film juif de Montréal
Éternelles errances

Élie Castiel

Number 221, September–October 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/48458ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Castiel, É. (2002). Review of [7e Festival du film juif de Montréal : éternelles errances]. *Séquences*, (221), 10–10.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Love Inventory

The Optimists

Manifestations

7e Festival du film juif de Montréal

Éternelles errances

En proposant des portraits exceptionnels et des récits inhabituels, la septième édition du Festival du film juif de Montréal aura contribué à une connaissance plus articulée de la complexité du vécu juif. Car à travers les films programmés, une seule question revenait sans cesse : que signifie être juif aujourd'hui ?

Élie Castiel

La réponse à cette interrogation se trouve sans doute dans l'émouvant et surprenant **Love Inventory** (Reshimat Ahava), de l'Israélien David Fisher. Désormais, le documentaire ne sera plus le même. Une fois pris par l'attrait de la caméra, les individus filmés deviennent des personnages de fiction. Une mise en scène s'établit, dictant les codes du récit et de la mise en situation avec une précision remarquable. Le spectateur est, quant à lui, subjugué par le caractère imprévisible du film.

À la mort de leurs parents, David Fisher, le cinéaste lui-même et ses trois frères et sœurs décident d'exhumer un secret familial. Ils auraient apparemment une sœur plus âgée, disparue de l'hôpital deux jours après sa naissance en 1951. Une enquête palpitante s'ensuit, traçant par la même occasion le portrait d'un pays en devenir, avec tous ses problèmes de frontières, ses bouleversements sociaux et politiques et surtout ses multiples états d'âme, une terre promise vacillant entre la résignation et l'indestructible instinct de survie.

La survie, c'est peut-être aussi l'ailleurs. Du moins si l'on se fie aux efforts que déploie une dame avant de quitter son Istanbul natal pour aller s'installer en Israël. Ce que propose Ilana Nararo dans *Ils sont venus me chercher*, ce n'est moins un film sur la perte des racines que sur l'attachement à la terre, sur cet inconscient qui nous relie dès la naissance à une géographie particulière que rien ne peut ébranler.

C'est ce que dégage avec un certain humour mêlé d'ironie et de nostalgie *My Fantasia* de Duki Dror, tableau saisissant d'une famille israélo-irakienne où le silence du père devient, pour le cinéaste, son fils, un exceptionnel sujet narratif qu'il manipule avec dextérité.

Le même réalisateur poursuit sa démarche en passant, cette fois-ci, par le biais de la musique orientale. On apprend alors qu'avant la naissance de l'État d'Israël, les communautés juives vivant dans les pays arabes bénéficiaient d'une largesse d'esprit remarquable de la part des autorités et de la population. À tel point que de nombreux Israélites ont contribué, d'une façon ou d'une autre, à l'éclatement culturel du milieu où ils se trouvaient. C'est ainsi que se présentent *Café Noah* et *Taqasim*, deux documents vifs, dynamiques qui, par leur contenu social et musical, contribuent à décloisonner les nombreuses manifestations de la réalité juive.

Mais pour justement bien comprendre cette réalité, le retour vers le passé s'impose comme une étape essentielle. Car ce passé, souvent évoqué par le cinéma des dernières décennies, ne cesse de nous apprendre que la voie de l'avenir ne peut être harmonieusement tracée que par la réconciliation. Dans **The Optimists**, Jacky Comforty nous parle d'une communauté particulière (celle de Bulgarie) qui, dans le milieu des années 40, époque terrible pour les Juifs d'Europe, aura largement contribué, grâce aux efforts insurmontables des Chrétiens et des Musulmans, à sauver des milliers d'âmes. De son côté, Claude Lanzmann est beaucoup plus cérébral lorsque, dans **Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures**, il opte pour un fascinant plan-séquence filmé en caméra fixe pour raconter l'horreur, l'espoir, le courage, l'attente et l'amour de la vie. On pourrait en dire autant du film de Mosco Boucault, **Des « terroristes » à la retraite**, extraordinaire documentaire qui montre le Juif servant de cobaye aux nombreux bouleversements de l'histoire. Mais c'est aussi un film qui indique à sa façon qu'avec le passage du temps, la vie suit inexorablement son cours.